

Donald s'approcha de Jean, qui perdait beaucoup de son sang et se mourait :

Frère — lui dit-il — me pardonneriez-vous votre mort ?

Ah ! c'est encore vous — fit Jean — quinze contre un, comme vous devez être fier !

Frère — répéta Donald — je suis soldat et j'ai dû obéir. — Me pardonnez-vous votre mort que je ne voulais pas ?

— Parce que ma mère et ma sœur, que je n'ai pu voir qu'une seule fois depuis notre rencontre chez moi, m'ont dit du bien de vous, parce qu'elles m'ont affirmé que vous étiez un noble cœur, je vous pardonne. — Maintenant, voulez-vous savoir pourquoi je hais tous les militaires anglais ? — Lorsque je vous vis dans ma maison, vous, étranger victorieux, si empressé auprès de Jeanne, je vous ai supposé des intentions mauvaises ; j'ai eu ce pressentiment, que désormais les officiers de l'armée anglaise en garnison au Canada, causeraient beaucoup de trouble et de déshonneur parmi nos honnêtes familles ; je me suis trompé sur votre compte, Donald. — Dans quelques instants je ne serai plus ; je désire que mon corps repose sous le rocher de l'île Ronde. — Pauvre mère !..... ma sœur Jeanne !..... Ce furent ses dernières paroles. Jean rendit son dernier soupir dans les bras de Donald Cameron Fraser.

L'escouade retourna à l'île Ste-Hélène et deux jours après les restes mortels du terrible Jean Soriol reposaient dans la petite grotte, sous le morceau de granit témoin de sa vengeance.

Ses pressentiments à l'endroit des officiers de l'armée anglaise en Canada se sont-ils depuis réalisés ? — Il paraîtrait malheureusement que oui, si l'on en croit des personnes qui se prétendent parfaitement informées sur ce sujet.....

Depuis trois ans le pays était pacifié, le traité de Paris venait d'être signé ; l'Angleterre jouissait en paix de sa conquête, lorsqu'un ordre du ministre de la guerre rappela dans ses foyers le régiment de Donald. Cette nouvelle lui fut bien pénible : il lui en coûtait trop de laisser ce pays où vivait Jeanne Soriol ; aussi, se décida-t-il à résigner son commandement pour se fixer au Canada. Possesseur d'une fortune considérable, il pouvait acheter un remplaçant, même en le payant très cher, comme cela se pratiquait souvent dans l'armée et la marine anglaises. Mais avant de mettre son projet à exécution, il alla trouver Jeanne, qui vivait seule, avec une vieille tante, depuis qu'elle avait perdu sa mère qui n'avait pu survivre au coup que lui avait porté la nouvelle de la mort tragique de Jean.

Donald ressentit, en franchissant le seuil, une émotion étrange ; depuis trois ans qu'il fréquentait cette maison, où il avait toujours reçu un bon accueil, qu'il avait du reste mérité par sa conduite honorable, il n'avait jamais été aussi fortement impressionné ; son courage semblait l'abandonner ; il paraissait timide comme un enfant, lui qu'on avait surnommé le lion des Highlands. Ce fut presque en tremblant qu'il apprit à Jeanne sa décision, qu'il lui fit part de ses projets d'avenir, qu'il lui demanda enfin sa main.

Jeanne l'écouta tranquillement ; parfois elle jetait sur lui, pendant qu'il parlait, un regard profond mêlé d'amour et de pitié. Quand il eut fini de parler il la regarda humblement comme pour lui demander grâce de ce qu'il venait de faire. — Jeanne resta pensive pendant quelques minutes, un violent combat se livrait en elle, il semblait à Donald entendre les battements précipités de son cœur. Tout à coup elle se leva, et regardant l'officier bien en face :

— Donald Cameron Fraser — dit-elle lentement — vous êtes le seul être au monde que j'aime, vous possédez tous les dons requis pour rendre votre épouse parfaitement heureuse — mais Jeanne Soriol ne peut être cette épouse — il ne m'appartient pas de donner, la première, aux filles de Montréal, l'exemple d'une union avec un des conquérants de mon pays — l'âme de mon père en pleurerait là haut. Vous avez conquis mon cœur, c'est vrai, mais pas plus que mon frère je ne capitulerai.

En disant ces mots elle reprit son siège et pleura longtemps. Jeanne avait broyé son amour en le sacrifiant à sa fierté.

Donald, frappé comme d'un coup de foudre, ne put faire que cette réponse.

— Jeanne, Ah Jeanne ! vous m'avez tué ! — et il s'éloigna pour ne plus reparaitre devant celle qu'il aimait plus que tout au monde.

Au bout de quelques jours il s'embarqua pour l'Angleterre ; l'année suivante, il fut envoyé dans l'Inde et y fut tué dans une bataille avec les Hindous. En mourant il prononça le nom de "Jeanne."

De son côté Jeanne Soriol ne survécut guère à ceux qu'elle avait aimés. La violence qu'elle avait faite à son cœur, en refusant de devenir la compagne du noble Donald Cameron Fraser, lui fut fatale. Elle s'éteignit doucement quelques mois après le départ du régiment écossais, en pensant à Donald.

On dit que pendant bien des années, même jusqu'à l'évacuation complète du pays par les habits rouges, ce qui n'eut lieu, à vrai dire, qu'au bout d'un siècle, à chaque retour de l'anniversaire de la capitulation de Montréal, les voyageurs qui passaient devant la maison de Jean Soriol entendaient un bruit qui ressemblait à une plainte : c'était peut-être l'âme de la belle Jeanne qui venait y pleurer son Donald.....?

On dit aussi que tous les automnes, pendant les soirs sombres de septembre, la sentinelle qui faisait le quart sur le bastion de l'île Ste-Hélène, entendait le grondement d'une voix en colère venant du rocher sous lequel on avait enterré Jean Soriol.

Pour moi, je crois bien que c'était l'âme irritée de Jean lui-même qui n'avait pas encore capitulé et qui exhalait encore sa vengeance en voyant une forteresse française occupée par des soldats anglais.....

STANISLAS COTÉ.

CORRESPONDANCES.

MON CHER M. DANSEREAU,

L'idée est excellente. Publiez cette lettre, je vous prie.

Votre dévouée,

MAUD.

Montréal, février 1884.

A "MAUD."

Madame,

Je ne veux pas faire votre portrait. Assez d'autres ont essayé. Tous ratés, les croquis. Trop de phrases, Le dernier surtout. Quel bavard que ce timide de quarante ans ! Qu'il vive pour ses souris et autres compagnons de sa vie. Mon but à moi est de vous intéresser à un projet que je caresse depuis longtemps et qui, j'en suis sûr, aura toutes vos bienveillantes sympathies. La lecture de votre dernière chronique m'a inspiré toute confiance en vous, et m'a engagé à vous écrire. Nul doute que mon projet réussira, si vous me donnez votre appui. Ce

que femme veut..... Vos chroniques, d'un effet et d'un relief si puissants, sont d'une artiste. Comme telle vous me comprendrez mieux. Et vous entrerez dans mes vues, d'autant plus que dans votre dernier écrit, vous touchez à mon projet. La dernière phrase seulement de l'entre-filet qui a trait à Julien, n'est pas de vous. C'est trop égoïste, et vous êtes trop femme pour penser ainsi.

Savez-vous ce que c'est que cette maxime du *chacun pour soi*, pour les artistes ? C'est le talent étouffé, c'est l'imagination annihilée.

Julien, dont vous applaudissez le talent, n'a-t-il pas vu ses ailes coupées par les exigences du métier, et à côté de cela les intérêts de ses patrons qui, avec raison, persistent à croire que les heures et le talent de leur employé leur appartiennent !

Pourtant si Bourassa eut pratiqué cette maxime, aurions-nous aujourd'hui un sculpteur comme Hébert ? Sans la protection de Bourassa, aurions-nous aussi deux autres de ses élèves : Meloche et Rochon, qui aujourd'hui travaillent, dans la mesure de leurs forces et de leurs talents, à continuer l'œuvre du maître, la fondation d'une école canadienne de peinture. Que faut-il pour que ces jeunes artistes et d'autres encore (dont je ferai connaître le talent dans une autre correspondance), puissent se développer ? Vous l'avez dit vous-même : Quelques années d'études sérieuses, exemptes de tout souci matériel ; après s'être abreuvés aux sources mêmes de l'art, ces jeunes gens nous reviendraient forts de science et d'expérience, et leur gloire rejaillirait sur le pays.

Mon désir, madame, est de faire pénétrer chez les classes privilégiées l'idée que j'ai conçue d'une association ayant pour but de venir en aide aux artistes. Nous avons en Bourassa un juge émérite, pour les concours qui auraient lieu sous les auspices de la société. Celui des concurrents qui remporterait la palme, et qui serait jugé assez avancé pour qu'un voyage en Europe lui fut profitable, irait étudier les chefs-d'œuvre du Vieux-Monde aux frais de la société. Je donnerai dans un prochain article les détails de fonctionnement et les règlements que la société pourrait adopter. Mais je le déclare d'avance, madame, il me faut l'aide de votre plume ardente, et votre appui cordial et sincère. Sans cela, j'hésite à continuer. Puis-je espérer votre concours ou plutôt votre secours ? J'ose en exprimer le vœu.

Agréiez, madame, mes hommages les plus respectueux et les plus empressés,

BOZART.

MONTRÉAL, 25 FÉVRIER 1884

Maud,

Sans doute, Madame, vous êtes souvent ennuyée par des correspondants aussi indiscrets qu'enthousiastes. Nouvel abonné, je n'ai reçu le "Journal du Dimanche" que samedi dernier, et votre post-scriptum à Ludovic me fait présumer que votre rôle de chroniqueur a ses inconvénients, c'est vrai, mais aussi ses avantages.

Ce que je désirais vous dire, cependant, c'est que votre Chronique de la semaine dernière non seulement est bien écrite et vigoureusement brossée, mais qu'elle est surtout une bonne et brave action.

Toutes les femmes qui sont régies par l'atroce procédure anglaise en matière criminelle doivent vous remercier cordialement, et si votre voix de femme outragée peut réveiller dans le barreau français ce sentiment chevaleresque qui est le privilège de leur race, vous n'aurez pas plaidé en vain pour vos sœurs.

LAERTE.